

ces gens-là éprouvent d'être contredits fait gravement douter de la sincérité ou de la sûreté de leurs convictions. On n'est pas si susceptible ni si ombrageux, quand on est sûr d'avoir pour soi la vérité et le bon droit.

Pour nous, nous souhaitons que nos frères et

amis français nous visitent et nous connaissent, pour nous aider ensuite de leurs paroles et de leur autorité morale, en France et même à Rome, comme l'ont fait, depuis leur retour, messieurs Veuillot, Duthoit et Flory.

S. D.

NICOLAS II

LE Figaro a publié, à la mort de l'infortuné Czar, l'intéressant article qui suit, où la figure attristée et sympathique du malheureux souverain revit en quelques traits frappants de vérité historique et de signification politique.

La mort de l'empereur Nicolas met fin à la carrière la plus tragique de ce temps, et peut-être de tous les temps. Il était marqué du signe de la fatalité—and il le savait. Sans doute, cette prescience qu'il avait de son propre sort contribuait aux vacillations de son esprit et de sa conduite. Il subit la vie et fut balloté par elle jusqu'à ce qu'elle le rejetât, sur le rivage.

Je l'approchai, pour la première fois, quand il vint à Paris au fameux voyage de l'alliance en 1896. J'étais alors ministre des Affaires étrangères. Le prince Lobanof, avec qui j'entretenais depuis longtemps des relations amicales, mourait au moment même où les souverains russes commençaient leur voyage.

A son arrivée à Paris, le jeune empereur m'apparut seul, inexpérimenté, déjà désesparé. Le souvenir du prince Lobanof fut un lien. Nicolas II m'accueillit avec beaucoup de simplicité et une sorte d'abandon. Il me parla en confidence et je me souviendrai toujours de la façon dont il s'ouvrit à moi au cours de la dernière audience, à Versailles. De lui-même, et comme pour chercher un appui, il m'exposa les difficultés de son règne commençant: "Je ne suis pas né pour le trône, me dit-il; on ne m'a pas préparé à cela. Cadet, j'étais fait pour rester officier ou marin, ne pas sortir de la vie privée, n'être rien autre chose que le fidèle et loyal serviteur de mon pays et de la dynastie. La mort de mon frère me laisse la couronne. Mon père vénéré meurt jeune et me voici maître et responsable de tout. Je ne suis pas prêt. Autour de moi, personne. Lobanof était le seul, d'ailleurs trop âgé. Il meurt. Sur qui m'appuyer? L'Empire est miné par les coups de sape profonds de l'anarchie et du nihilisme. Depuis quatre générations, mes pères ont vécu sous la menace de l'assassinat. La Révolution est partout. J'aurai des troubles en Pologne (c'est alors qu'il m'indiqua ses projets libéraux pour l'organisation du royaume); j'aurai des troubles et des révoltes en Finlande, au Caucase, en Arménie; j'aurai des complications graves en Extrême Orient. En Europe, la Russie n'ayant pas d'accès libre, ne peut faire ni la paix ni la

guerre. Je crains tout, et me voilà sans appui, sans conseil, sans Constitution. Il faudrait tout refaire; je ne sais que faire. Mon père s'est appuyé sur l'alliance avec la France; c'est la seule partie de son héritage qui m'apparaît stable et solide. Vous pouvez compter que je lui resterai fidèle, comme je suis assuré qu'elle ne me manquera pas."

* * *

Vingt ans après, en 1916, la guerre depuis deux ans suivait son cours. Déjà la Russie avait subi de graves défaites; de profonds troubles intérieurs menaçaient l'ordre public et la dynastie. Les ministres se succédaient au pouvoir. En Europe, le bruit se répandait de toutes parts, venant on ne sait d'où, que le gouvernement de l'empereur Nicolas, et Nicolas lui-même, recherchaient une paix séparée. Sous des influences diverses, notamment celle de Raspoutine, l'empereur, disait-on, se préparait à trahir l'alliance. Des Russes arrivaient avec mission d'accréditer ces bruits et de préparer l'opinion à l'idée d'une révolution. Nous assistions à cette étrange propagande. Les moyens de communication avec la Russie faisaient défaut; on n'avait ni accès, ni contrôle. L'inquiétude tenait les esprits en suspens.

Sur ces entrefautes, juste à l'anniversaire des vingt ans, en octobre 1916, je reçus, par la valise diplomatique, une lettre que m'adressait un des familiers de l'empereur Nicolas. La lettre évoquait d'abord le souvenir de l'anniversaire; elle ajoutait que l'empereur n'avait rien oublié et n'oubliait rien. Voyant, dans mes articles du Figaro que je restais fidèle aux principes de l'alliance, il m'en remerciait et me faisait donner l'assurance qu'il en était de même de son côté. A l'occasion de l'anniversaire du voyage, qui avait laissé en son souvenir et en celui de l'impératrice une si profonde empreinte, il m'envoyait son portrait, de même qu'il m'avait donné son portrait vingt ans auparavant.

Cette initiative était toute spontanée. Rien, de ma part, ne l'avait provoquée. Eloigné des affaires depuis de nombreuses années, je ne pouvais rien. On n'avait aucune raison de s'occuper de moi et de m'adresser de telles déclarations si elles n'étaient pas sincères... Or, le portrait, dont l'envoi subit quelque retard, m'arriva juste à l'heure où la révolution renversait Nicolas sous le pré-